

plus tard lui rester et servir d'enseigne à sa salle d'armes.

XV

Nous passerons rapidement sur les années qui suivirent pour arriver aussitôt au nœud de notre récit, au moment où Jacques Beauchêne, maître d'armes à Paris, est mis tout à coup, par suite de circonstances que l'on connaîtra, sur la trace des crimes du comte de Kermor. Son ancien rival, après avoir hérité de la fortune de son frère, a épousé Marcelle Poitevin.

Notre héros s'est marié aussi. Étant devenu sergent-major de zouaves, il prit pour femme, en Algérie, la fille d'un lutteur, Julie Forcioli, que nous avons vue près de lui au moment du sauvetage d'André, et dont il a eu une fille, Jeannette, que nous avons présentée à nos lecteurs, laquelle a été élevée avec André, qu'elle croit son frère.

La jeune femme a trois frères, trois colosses comme Beauchêne, et qui doivent être fort utiles plus tard à ce dernier, dans sa lutte pleine de péripéties contre le comte et son ancienne fiancée.

Quant à Jean de Kermor, après la scène que nous avons racontée, il avait pris la fuite avec Marcelle et était parti pour l'Amérique, espérant y trouver la fortune qui le fuyait en France; car il avait dévoré rapidement à Paris l'argent qu'il avait emporté, et son père l'avait chassé et maudit.

Mais là encore des déceptions de tous les genres attendaient le gentilhomme.

Les plus belles années de sa vie se passèrent dans des alternatives de prospérité et de misère, sans amener de résultat sérieux.

La passion du jeu l'absorbait tout entier.

Il passait les jours et les nuits dans les tavernes.

Unsoir, il rentra chez lui, la chemise ensanglantée, les cheveux hérissés.

— Fais tes malles ! dit-il brusquement à sa femme.

— Nos malles ?

— Oui, nous partons...

— Mais qu'y a-t-il ? fit la jeune femme effrayée.

— J'ai tué un Yankée...

— Tué un Yankée ?...

— Oui, dans une dispute au jeu... Ne comprends-tu pas ?

Marcelle leva les mains au ciel.

— Et où allons-nous ? demanda la jeune femme.

— En France...

— De l'argent ?

— J'ai quatre mille francs !...

— C'est encore la misère qui nous guette là-bas.

Jean frappa du pied avec impatience.

— Assez de plaintes ! dit-il brusquement. Si tu ne veux pas me suivre, je partirais seul.

La jeune femme ne fit plus d'observations.

Elle emporta dans ses malles ce qu'elle possédait, et le lendemain les deux amants prenaient le paquebot qui devait les ramener à Paris.

Quand ils furent dans la capitale, Jean de Kermor, dans l'esprit duquel germaient déjà de ténébreux projets, était allé se réfugier dans un quartier perdu, près de l'avenue d'Orléans.

Il y avait installé sa femme; puis il était parti sans lui dire où il allait.

Il devait être trois ou quatre jours absent.

Marcelle, effrayée par ses allures mystérieuses, n'osait pas l'interroger.

Des mots vagues lui échappaient par intervalles.

Il serrait les poings et un éclair sombre s'allumait dans son œil.

— Nous verrons bien, s'écriait-il, si la fortune continuera à m'être rebelle !

La pensée de son frère le hantait.

Julien devait être colossalement riche.

Il avait conservé son héritage, puis il avait épousé une femme qui lui avait apporté une riche dot.

Sans confier ses projets à sa femme, il prit le train et se rendit à Kermor.

Son intention était de rôder quelques jours incognito dans le village voisin du château et de s'informer des changements survenus depuis son absence.

Il avait pris un déguisement de paysan, et il y avait si longtemps qu'il avait quitté le pays qu'il pensait bien n'être pas reconnu.

Jean de Kermor arriva dans le bourg à la nuit tombante.

Il entra dans une auberge où il était venu autrefois, quand il était tout jeune, mais elle était tenue maintenant par des personnes inconnues.

— Peut-on, demanda-il, me donner à souper et à coucher ?

La maîtresse de l'établissement était une jeune femme propre et assez accorte.

— Certainement, dit-elle, Monsieur n'est pas du pays ?

— Je viens d'arriver par le dernier train.

— Monsieur va plus loin, sans doute ?

— Au château de Kermor... Est-ce qu'il y a encore beaucoup de chemin ?

— Trois kilomètres à peine...

— J'arrive trop tard ce soir.

— Puis je crois qu'il n'y a personne au château en ce moment.

Jean fit un mouvement.

— Le comte est absent ?

— On dit qu'il est parti à Paris avec son fils.

— Ah ! il a un fils ?

— Oui, un enfant qui va sur ses cinq ans maintenant, joli comme un cœur... Une belle position qu'il aura plus tard, ce bambin !

— Le comte est très riche ?

— On dit qu'il a près de six millions, maintenant que sa femme est morte.

Jean fit un nouveau soubresaut.

— La comtesse est morte ?

— Il y a une quinzaine de jours... Vous ne le savez pas ?... C'est pour cela que le comte est absent. Le chagrin l'a chassé du château.

— Et il a amené son fils avec lui ?...

— Certainement il ne le laissera pas seul...

— Il n'a pas d'autre enfant ?...

— Non.

— En effet, c'est un heureux héritier, dit l'amant de Marcelle avec un accent haineux et jaloux qui fit retourner l'aubergiste.

Jean de Kermor s'était arrêté.

Il jugea qu'il était imprudent de pousser plus loin ce soir-là, son interrogatoire.

Il mangea en silence et se coucha.

Le lendemain, il se dirigea vers le château, et en quelques heures, il eut appris tout ce qu'il désirait. Il savait que son frère était parti pour Paris avec son fils; qu'il devait rester plusieurs mois absent, voyager à l'étranger pour tâcher de donner un dérivatif à sa douleur, et qu'il était descendu à Paris, à l'*Hôtel des Ambassadeurs*. On lui avait confirmé ce que lui avait affirmé l'aubergiste: que la fortune de Julien atteignait près de six millions.

Il avait senti sa haine, sa jalousie croître en raison de l'importance de la position de son cadet. Eh ! quoi, il était l'aîné, le chef réel de la famille, et il végétait à droite et à gauche, presque sans pain et sans asile, sans considération, réduit aux expédients et presque aux escroqueries pour vivre ! Ce n'était pas tolérable. Il fallait changer cela, redresser l'injustice du sort !

Un plan infernal avait germé dans son cerveau.

Julien n'avait qu'un amour au monde, l'amour de son fils. Il devait adorer le petit être. Il lui ravirait, et